

IMPRESSIONS DE GUERRE
DE
PRÊTRES SOLDATS

RECUEILLIES PAR

LÉONCE DE GRANDMAISON

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE
AVEC LES ALLEMANDS
L'ANNÉE RELIGIEUSE AU FRONT
EPISODES

Septième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1916

Tous droits réservés

PRÊTRES SOLDATS

Nihil obstat.

A. D'ALÈS.

10 janvier 1916.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 11^o januarii 1916.

H. ODELIN,
v. g.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Rédigées par des hommes diversement bien placés pour les recueillir, ces *Impressions de guerre* n'ont entre elles qu'un trait commun, mais il est notable. Qu'ils soient aumôniers, officiers ou soldats, leurs auteurs sont tous religieux, tous prêtres, ou décidés et destinés à le devenir dans un prochain avenir. Ces particularités confèrent à leur témoignage un caractère doublement émouvant, de sérénité et de profondeur. Hommes de vie intérieure, familiers des confidences sacrées, appliqués par état et par vocation à combattre les combats de l'âme, ceux qui écrivirent ces pages ont eu souci du dedans plus que du dehors, du réel et du spirituel révélés par la guerre plus que de son décor et de ses fanfares. Si le côté pittoresque ou tra-

gique des luttes que nous soutenons, depuis seize mois, sans défaillance, envahit çà et là les marges de leurs souvenirs, ces vives descriptions sont assurément le moindre mérite des lettres de nos correspondants. Leur domaine propre (on le sentira suffisamment à les lire) est l'esprit, le moral et l'âme des combattants.

De ce point de vue, ces *Impressions* ne font double emploi avec aucune de celles qu'on a déjà publiées. Les pères, les femmes, les mères, les enfants de nos héros trouveront ici ce je ne sais quoi de sacré devant lequel hésitent et s'arrêtent à bon droit les annalistes les plus sincères, les narrateurs les plus pathétiques.

Telles sont les raisons qui nous ont décidé à reprendre, parmi les lettres que les *Études* ont déjà publiées, depuis septembre 1914, non pas toutes les plus intéressantes, mais quelques-unes de celles dont l'intérêt a paru plus durable. La discrétion, et les justes exigences de la censure militaire, nous interdisaient les précisions de lieux, de corps de troupes, de noms propres. Nous n'avons guère rétabli que ces dernières, et dans le seul cas où la mort nous a rendu libre

en faisant, de cette publication, un devoir de piété fraternelle.

Puissent ces pages, datées de la tranchée ou de l'ambulance, écrites sur des feuillets souvent maculés de boue, et parfois éclaboussés de sang, apporter à ceux qui pleurent un peu de réconfort, à ceux qui cherchent, un peu de lumière ! Écrites par des religieux souvent proscrits, qu'elles soient dédiées avec respect à la mémoire généreuse des soixante-trois jésuites français déjà morts pour leur pays.

LÉONCE DE GRANDMAISON,
Directeur des *Études*.

15 décembre 1915.

LIVRE PREMIER

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE

IMPRESSIONS DE GUERRE
DE
PRÊTRES SOLDATS

I
DÉPART DE MOBILISÉS

15 août 1914. — A Versailles, le vendredi 14 août, veille de ce jour de l'Assomption. Il faisait une chaleur de plomb sous ce soleil qui tombait très glorieusement, en vérité, sur la majestueuse ville qu'est l'ancienne résidence de nos rois. Dieu sait cependant comme l'immense palais si vide, le parc de Le Nôtre trop rectiligne, Versailles tout entier sont, à leur état ordinaire, des visions mornes. L'impression est celle de cadres nus, désolante. C'est constellés de brillants uniformes, piqués de foules joyeuses, remuant de cortèges triomphaux, qu'il faudrait voir ces baies immensément ouvertes, ces jardins aux statues de dieux et de déesses de marbre comme à l'écoute

4 IMPRESSIONS DE GUERRE

et avides de saluts galants. Les journées, tragiques tout ensemble et gaies, de la mobilisation, donnaient à ces froides beautés la couleur et le mouvement qui les font valoir. Rues, avenues, places, abords du château, regorgeaient de soldats, miroitaient d'éclats de sabres, de boutons de cuivre, de casques et de caissons. Des milliers de chevaux, au pacage sous les grands arbres des routes larges, faisaient jaillir de continuelles étincelles de leurs sabots ferrés à neuf. Il y avait quelque chose de la féerie enchantresse du lumineux Versailles d'autrefois...

À la manière des lettres qui courent affolées à la recherche de nos chers soldats sans les joindre, j'avais longuement erré dans la cohue militaire pour tâcher de retrouver deux de mes frères en partance. Comme les lettres, je portais bien les adresses exactes et complètes qu'il fallait : régiment, bataillon, compagnie, voire numéro matricule; comme elles, on me relançait de caserne en caserne, de bureaux en bureaux, et cette journée s'achevait sans que je pusse parvenir à destination. Las, lourdement et tristement las, je fis, avant de reprendre mon train pour Paris, une pause sur un carrefour de l'avenue de Saint-Cloud.

Sur les trottoirs, à droite, à gauche, débordant sur la chaussée, stationnaient des haies de curieux. Là-bas, débouchait, au pas, du côté du château, un régiment d'artillerie. De jeunes hommes, bien

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE 5

assis sur de jolies bêtes harnachées d'un cuir jaune reluisant d'astiquage ou sur les chariots de batterie tout propres encore et comme passés à la mine, fleurs de dahlias, de roses ou de géraniums à la bouche de la carabine, au képi, à l'oreille de leurs chevaux, défilaient, riant de plaisir aux spectateurs enthousiastes, disant merci de la main à leurs braves et à leurs souhaits de victoire, trouvant le mot de gouaillerie qui est la manière française du troupier pour dissimuler une angoisse suprême. Ils reviendraient, bien sûr, et chargés de casques à pointe dont les femmes feraient des pots de fleurs, avec de la bière de Munich dedans pour les gosses... La gueule des mignons et pervers 75 était fleurie, et les moyeux et les jantes, et les rais des roues. Il y avait des fleurs jusque sur les forges. Un svelte capitaine avait jeté sur la nuque de son alezane une magnifique gerbe blanche. On eût dit d'une fête des fleurs. La charmante chose que la guerre si ce n'était que cette parade! Le sombre cauchemar des champs de carnage envahit tout à coup mon esprit et mes yeux; ces fleurs, je les voyais tomber en cours de route, semées au choc des galops fous. Et, fleurs infiniment plus précieuses, ces hommes, en ce moment rayonnants de vie, aux visages épanouis de santé et de joie, je les voyais roulant, l'un après l'autre, sous la mitraille, dans du sang. L'affreuse réalité qui se maquillait à cette heure et se masquait sous

6 IMPRESSIONS DE GUERRE

des airs de fête! Et quand ces corps s'effondraient, où s'en iraient leurs âmes? Vers quel au-delà? Vers quelle définitive réalité?

Hélas! et si j'étais le seul à songer à toute cette suite de l'instant présent?

Dieu merci, je n'y songe pas seul. Par curiosité, fendant la presse, je m'étais mis en évidence : une soutane, depuis que la gravité des circonstances a recueilli les pensées, n'est plus un costume; elle est redevenue ce qu'elle est et ce qu'elle signifie, une sorte de signal avertisseur pour les consciences. A peine le premier cavalier m'eut-il aperçu, qu'il me cria, sans plus de vergogne : « Une médaille, monsieur l'Abbé! » J'en avais, par bonheur et par prévision. M'approchant du cheval, je tendis une médaille que mon homme baisa d'abord et puis mit dans sa poche. Un geste appelle un geste. Voici qu'à la file, quantité de soldats me demandent mon aumône. J'étais là, le long de la ligne des voitures, planté comme un officier qui passerait le mot d'ordre et je distribuais. Un mot d'ordre, lui aussi, que cette médaille, le mot du ralliement de l'âme à la Vierge à l'heure des dangers du corps. La foule regardait les mains prendre et enfouir les petites pièces de monnaie pour l'entrée dans le paradis; et les regards étaient respectueux : il lui était évident que je faisais là une chose utile dans cette guerre... Est-ce toi, mon premier mendiant, pieux soldat, que l'on a

BATAILLES ET CHAMPS DE BATAILLE 7

retrouvé l'autre jour, le front traversé d'une balle, étendu mort, la médaille entre tes doigts serrés?

Et je m'en allai, ne regardant plus que mes visions intérieures, priant pour cette flore d'âmes chrétiennes que d'aucuns croyaient presque disparue du sol de France.

Faisant un tour, j'arrivai sur la place du Château, face à cette Cour d'honneur unique au monde, où les derniers carrousels princiers furent, en 1871, ceux de Guillaume I^{er} et de son escorte tapageuse de rois allemands.

Sur l'avenue de la Reine, sortant de la caserne du Parc d'artillerie, encore un défilé de régiment. Après quelques pas, il pausa. Je m'approchai. La troupe était moins jeune que tout à l'heure; les fronts marquaient la maturité; çà et là des têtes grisonnantes. Pauvres territoriaux! Les voir partir pour la grande fauche aveugle de la guerre inspire une pitié particulière. Derrière eux, après eux, s'ils ne reviennent pas, ce ne sont pas des foyers amputés seulement, ce sont des foyers décapités.

Et quels veuvages, et que de misères!

Les hommes, comme tous les camarades, avaient égayé de fleurs aussi leurs képis et les harnais. Mais ces fleurs sentaient le fané, tant il y avait de toute pure résignation sur les visages. Le goût de l'ovation n'osait s'exprimer et la foule était simplement silencieuse. Cependant, la Vierge consolatrice ne détendrait-elle pas un peu ces fronts

plissés, ces sillons amers des tempes où, comme dans des tranchées jalousement gardées, se réfugiait tant de regret des choses soudainement perdues? Et j'offris des médailles, avec timidité, je m'en confesse, et une certaine crainte d'être refusé. J'avais tort. Les territoriaux accueillirent très volontiers mon petit cadeau. Il y avait parmi eux un grand diable brun qui me parut affreusement accablé. Le régiment venait de loin; il était poudreux et la fatigue pouvait expliquer cette apparente consternation. J'engageai une causerie, visant de suite au point sensible : « Combien avez-vous laissé d'enfants? — Deux et une mioche d'un mois. » Les paupières de l'homme battirent, il rougit et pleura. « Voyons, courage; vous les retrouverez. — Ah! » La pause se prolongeant, il descendit de sa bête et s'approchant tout près de moi, tournant la tête, dans des sanglots qu'il contenait malaisément, il me dit des paroles que je comprenais à peine mais dont j'entendis très distinctement l'une d'elles : « ... Mon chapelet. — Eh bien, votre chapelet? — Je n'en ai plus, je l'ai laissé à ma femme. » Cette fois, il pleura tout de bon. C'était comme s'il eût commis une faute irréparable mais plus forte que lui, comme s'il s'en allait avec, sur les épaules, une fatalité de mauvais augure. N'est-ce pas que vous vous fussiez pour lui dépossédé de votre chapelet à vous? « Il ne faut pas pleurer, mon ami; le chapelet gardera la maison. » Il reprit

son calme et j'eus l'intuition qu'il devait y avoir, au fond de son âme, quelque remords plus impérieux que celui d'avoir laissé là-bas l'unique chapelet de la famille. Le prêtre manquerait l'occasion, en ces jours d'effroi mais de Providence, s'il hésitait à montrer, par-dessus l'horizon noir des ruines matérielles et des souffrances humaines, l'étoile claire du salut. Toutes les hardiesses sacerdotales lui sont faciles désormais; dans toutes les âmes la voix mystérieuse qui crie en nous : « Père! » clame et réclame. Certainement, elle gémissait, à cette minute, dans la conscience de mon soldat. Nous entamâmes donc la conversation de la conscience, plus profonde que celle du foyer. Je ne subis aucune résistance. Cela se fit sous forme de dialogue, par questions et par réponses, comme dans le catéchisme. Un coup de sifflet, un commandement : « A cheval! » nous interrompit et, tandis qu'il enfourchait et fouettait sa bête, je lui suggérai, marchant presque sous la selle, des actes d'amour du bon Dieu, qui purifiait sa vie. Si quelqu'un soupçonna, autour de nous, ce que nous faisions, tant mieux. En tout cas, la poignée de main que nous nous donnâmes fut très chaude.

Ma journée finissait excellemment et je m'en retournais avec une consolation meilleure que celle que j'aurais eue à revoir seulement mes partants à moi.

Mon histoire est, je le sais, une histoire aujour-

d'hui banale, mais si divinement banale qu'elle valait la peine d'être contée et qu'il est dommage que les prêtres en gardent beaucoup de semblables et de plus belles dans leurs souvenirs.

H. C...

Aumônier militaire à l'hôpital de M...

IMPRESSIONS DE GUERRE

II

DE LA MARNE A L' AISNE

1. — Récit d'un blessé.

24 septembre 1914. — J'ai été blessé, le 15 septembre, à l'attaque du village de Moulin-sous-Touvent. Un peu en éminence sur un très vaste plateau, cette position était très fortifiée par des tranchées de toutes sortes. Autour, d'immenses champs de betteraves de plusieurs kilomètres carrés. Nous passâmes une partie de la journée dans ces champs, tapis derrière de petits abris de terre que nous installions. Balles et obus chantaient autour de nous dans des tonalités différentes. Un moment je reçois l'ordre de me porter en avant avec ma section. Nous partons par bonds, mais voilà qu'au bout d'un moment la compagnie qui me couvrait à gauche, recule; je m'arrête donc et me retranche sur place. Nouvelle station prolongée dans le champ.

Mon ami B... et moi, nous nous mettons à causer, en examinant l'horizon. Nous causons ainsi depuis